centro internazionale di studi PRIMO LEVI

MNEMA Cité Miroir

ISTITUTO italiano di CULTURA BRUXELLES

LES MONDES DE PRIMO LEVI

UNE COURAGEUSE CLARTÉ

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT - EXPOSITION

LA CITÉ MIROIR

SAUVENIÈRE

Place Xavier Neujean 22 4000 Liege

Les mondes de Primo Levi

une courageuse clarté

PARTIE I - L'exposition

du 2 mai au 30 juin 2016 à La Cité Miroir de Liège

Une programmation de MNEMA asbl en partenariat avec l'Istituto Italiano di Cultura de Bruxelles, le Centro Internazionale di Studi «Primo Levi» de Turin, la Ville de Turin, la Ville de Liège - Plan Fédéral des Grandes Villes. Avec le soutien de la Banca Monte Paschi Belgio, du Foyer Culturel Juif de Liège, des Territoires de la Mémoire asbl, du Parlement francophone bruxellois, de l'European Jewish Association et de la Fondation Euritalia. Dans le cadre de l'opération «Debout Citoyen» de la Province de Liège.

Dossier réalisé sur base du dossier transmis par le Centro Internazionale di Studi «Primo Levi» de Turin. Traduction française : A.D.T. Translations SA - L'Agence de Traduction

1. Le titre de l'exposition

Primo Levi, connu internationalement comme étant un témoin majeur de la Shoah, fut un écrivain aux multiples facettes, capable d'adhérer aux genres littéraires les plus divers, de l'écriture essayiste au théâtre, du roman à la poésie. Le titre choisi par le Centre international d'Études - *Les mondes de Primo Levi* - fait allusion aux nombreux pans d'une personnalité aux intérêts multiples. Le sous-titre, quant à lui, *Une courageuse clarté*, met l'accent sur un trait particulier du style et de la pensée de Levi : l'effort constant pour atteindre la forme la plus efficace de communication en toutes circonstances. L'expression « une courageuse clarté » se trouve dans la courte histoire *Potassium* du recueil *Le système périodique*, où Primo Levi affirme qu'*« aux origines de la physique se trouvait la courageuse clarté de l'Occident, Archimède et Euclide »*.
En réalité, un extrait de l'écriture de Primo Levi définit mieux que toute autre expression la recherche de la précision linguistique, d'objectivité narrative et d'exactitude documentaire présentes dans chacun de ses écrits et de ses entrevues.

2. La raison d'être de l'exposition

par Fabio Levi et Peppino Ortoleva, Commissaires

Suivre les mots et les récits de Primo Levi, chimiste et écrivain, témoin et inventeur, signifie faire le tour du monde plusieurs fois et de maintes façons.

Devenu narrateur après avoir été précipité dans l'un des abîmes de l'histoire, Auschwitz, et ramené à l'écriture pour rendre compte de son retour à la vie, Levi a utilisé son italien limpide et fascinant pour relater d'autres univers dont il était également et d'une autre manière un témoin privilégié. Dans La clé à molette, *il a imaginé et suivi les aventures d'un technicien piémontais, l'ouvrier monteur Tino Faussone, de Turin aux*

confins de la terre. Il s'est attelé à l'art de la fiction, à partir d'un genre «populaire» comme la science-fiction jusqu'au roman. Et dans un tour de force littéraire inégalable et passionnant, il a émulé la nature même pour reconstruire la table des éléments dont, en qualité de chimiste, il appréciait la simplicité essentielle, et suivre les mésaventures dans le temps et l'espace du germe de la vie, un atome de carbone.

La raison d'être d'une exposition sur Primo Levi n'est pas de raconter avec d'autres mots ce que le grand écrivain a si bien su narrer avec les siens. Son propos est d'utiliser l'art de Faussone – le personnage de La clé à molette *–, le montage, pour assembler différents langages (faits d'œuvres artistiques et de vidéos, de documents et de mots aussi, y compris ceux qui proviennent de la voix même, limpide et inimitable, de l'écrivain) pour permettre au visiteur de rencontrer les multiples mondes de Levi et d'en faire le périple. L'exposition souhaite faire découvrir au visiteur la cohérence qui unit de nombreuses aventures littéraires apparemment éloignées l'une de l'autre: les tons durs mais toujours mesurés du témoignage de l'horreur, les accents quasi mozartiens du voyage de la matière, l'humour d'autres récits. Elle veut le transporter dans le laboratoire de l'écriture pour visiter le monde au cœur de tous les autres, le monde très personnel de l'un des grands de la culture du XXe siècle.*

Dans sa première édition, l'exposition a été présentée à Turin au Palazzo Madama, qui, dans les années 50, avait déjà accueilli Levi et ses premiers témoignages sur l'extermination dont le monde peinait à prendre conscience.

L'itinéraire conduit tout d'abord le visiteur dans l'infiniment petit de l'atome de carbone, accompagné par une interprétation très personnelle de l'artiste, pour le précipiter ensuite dans l'enfer d'Auschwitz. Il y est guidé par les mots de Levi, mais aussi par une documentation qui aide à comprendre comment ce nom autrefois inconnu est devenu essentiel à la conscience de l'humanité moderne. Et, en même temps, le visiteur se penche sur un problème irrésolu sur lequel l'écrivain a continué à s'interroger jusqu'à la fin.

Puis il y a la chimie: la chimie racontée, personnelle et fantastique, du livre Le système périodique *et la chimie vécue en qualité de professionnel amoureux de son travail.*

Viennent ensuite d'autres travaux, pour lesquels Levi éprouvait passion et curiosité: les tâches des ouvriers avec lesquels il savait partager des conversations et des expériences ou certaines formes de bricolage entre art et expérimentation. Ce n'est qu'à la fin, tel le générique d'un film, que l'exposition retrace chronologiquement les étapes de sa vie.

3. Biographie

Primo Levi est né à Turin en 1919. Il s'est suicidé en 1987.

1919 Primo Levi est né le 31 juillet, dans la maison où il habitera toute sa vie. Son père, Cesare, était ingénieur électrotechnique et sa mère, Ester Luzzati, née en 1895, était la fille d'un marchand d'étoffes.

1930 Il entame sa scolarité au Gymnase-Lycée D'Azeglio. Au lycée, Levi s'intéresse surtout à la chimie et à la biologie.

1937 Il s'inscrit en chimie à la faculté des Sciences de l'Université de Turin.

1938 Le gouvernement fasciste promulgue les premières lois contre les juifs : il leur est interdit de fréquenter les écoles publiques ; toutefois, ceux qui sont déjà inscrits à l'Université peuvent poursuivre leurs études. Levi fréquente des cercles d'étudiants antifascistes, juifs ou non. Il noue des amitiés qui dureront toute sa vie.

1941 En juillet, Levi obtient sa maîtrise avec mention très bien et les félicitations du jury. Son diplôme précise qu'il est « de race juive ». Il obtient un emploi de chimiste dans une mine d'amiante.

1942 Il trouve un travail à Milan chez Wander, une maison pharmaceutique suisse, où il est chargé d'étudier de nouveaux médicaments contre le diabète. A Milan, il vit avec un petit groupe d'amis turinois.

Levi et ses amis prennent contact avec des représentants de l'antifascisme militant. Levi rentre dans le Parti d'Action clandestin.

1943 Il rejoint un groupe résistant dans la Vallée d'Aoste, mais, à l'aube du 13 décembre, il est arrêté à Brusson avec quatre de ses camarades. Levi se déclare « de race juive » et il est emmené au camp d'internement de Fossoli, près de Modène.

1944 En février, Levi et d'autres prisonniers montent dans un convoi ferroviaire à destination d'Auschwitz. A l'arrivée, il franchit la première sélection ; les personnes âgées, les femmes et les enfants sont immédiatement gazés. Levi attribue sa survie à la chance. Pendant quelques mois, il travaille durement comme manœuvre. En tant que chimiste, il entre fin novembre dans le laboratoire de la Buna, la fabrique de caoutchouc synthétique annexée au camp. Grâce à son ami Lorenzo Perrone, travailleur civil du camp, il parvient à donner de ses nouvelles à sa famille en Italie.

1945 Levi contracte la scarlatine justement lorsque, en janvier 1945, à l'approche des troupes russes, les Allemands évacuent le camp, en abandonnant les malades à leur sort. Les autres prisonniers sont obligés de marcher vers Buchenwald et Mauthausen et beaucoup meurent en route. Levi vit pendant quelques mois à Katowice, dans un camp soviétique de transit. En juin, il entreprend son voyage de retour, à travers l'Ukraine, la Roumanie, la Hongrie et l'Autriche, voyage qui durera jusqu'en octobre.

1946 Levi trouve un emploi dans l'usine de peintures Duco-Montecatini, à Avigliana,non loin de Turin.

1947 Son livre *Si c'est un homme* sort aux éditions De Silva.
En septembre, il épouse Lucia Morpurgo qui lui donnera deux enfants.
En décembre, Levi accepte une place de chimiste de laboratoire chez Siva, petite fabrique de peintures entre Turin et Settimo Torinese, où il travaillera jusqu'à sa retraite.

1950 Au début des années 50, Primo Levi travaille à la production du Polyvinyl Formal (Pvf), qui restera longtemps le produit vedette de la maison Siva.

1953 Il devient directeur technique.

1954 Il visite le camp de Buchenwald.
La maison Siva noue des relations commerciales avec Bayer et Siemens ; à compter de cette date, Levi effectue de fréquents voyages d'affaires en Allemagne.

1955 Il signe avec Einaudi un contrat pour la nouvelle édition de *Si c'est un homme*. La publication ne se fera qu'en 1958.

1963 Einaudi publie *La trêve*, récit du retour d'Auschwitz. Le livre est classé troisième au Premio Strega (l'un des plus prestigieux prix littéraire d'Italie) et remporte le Premio Campiello (prix littéraire accordé annuellement à un livre édité en Italie).

1965 Il retourne à Auschwitz pour une cérémonie commémorative polonaise.

1966 Levi réunit dans un volume intitulé *Histoires naturelles* des récits de science-fiction et de technologie-fiction publiés auparavant dans des revues et adopte le pseudonyme de Damiano Malabaila.
Avec Pieralberto Marché, il travaille à une version théâtrale de *Si c'est un homme*, mise en scène par le Teatro Stabile de Turin, et qui se base sur la version radiophonique déjà réalisée pour la Rai.
Il obtient le poste de directeur général de Siva et s'occupe également des activités commerciales.

1971 Il publie sous son nom un second recueil de récits de science-fiction, *Vice de forme*.

1972-73 Il se rend plusieurs fois en Union soviétique pour s'occuper personnellement des relations entre Siva et plusieurs entreprises russes.

1974 A la fin de l'année, Levi décide de prendre sa retraite et quitte la direction de Siva, dont il restera le

conseiller pendant trois ans encore.
Il multiplie les témoignages sur l'univers concentrationnaire devant les étudiants des écoles de toute l'Italie.

1975 En avril, il publie chez Einaudi *Le système périodique*. Il entame une collaboration intense et régulière avec le journal turinois La Stampa.

1978 Il publie *La clé à molette.*

1981 Il prépare pour Einaudi *A la recherche des racines*, une anthologie personnelle des auteurs qui ont particulièrement compté dans sa formation culturelle. Il publie *Lilith et autres nouvelles*, nouvelles écrites entre 1975 et 1981 et déjà publiées en partie dans différentes revues.

1982 Parution de *Maintenant ou jamais*, qui obtient les prix Viareggio et Campiello. Seconde visite à Auschwitz. Levi critique l'invasion du Sud-Liban mise en œuvre par le gouvernement israélien. Il traduit en italien *La voie des masques* et *Le regard éloigné* de Claude Lévi-Strauss.

1984 Il publie chez Garzanti le recueil de poèmes *À une heure incertaine.*
Grâce à l'édition américaine du *Système périodique* (*The Periodic Table*) et aux louanges d'auteurs comme Saul Bellow, Levi accède à une renommée internationale.

1985 Il réunit dans un volume intitulé *Le métier des autres*, une cinquantaine d'écrits parus principalement dans La Stampa.
En avril, il se rend aux Etats-Unis pour une série de rencontres et de conférences dans différentes universités (New York, Los Angeles, Bloomington, Boston).

1986 Il publie *Les naufragés et les rescapés*, synthèse des réflexions d'une vie entière sur l'expérience du camp de concentration. Il poursuit son dialogue avec les étudiants de toute l'Italie. Au mois de mai, sa rencontre avec les élèves de toutes les écoles secondaires de Pesaro revêt une importance considérable.
La maison d'édition La Stampa rassemble dans un volume ses collaborations 1977-86 au quotidien turinois, sous le titre *Contes et réflexions*.

Primo Levi meurt le 11 avril 1987.

4. Les six parties de l'exposition

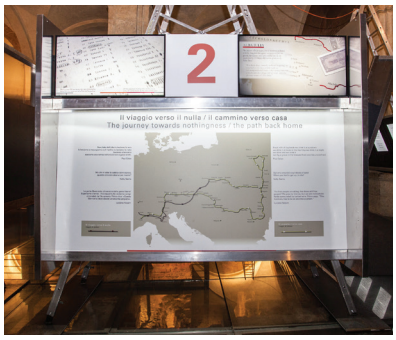
L'exposition est divisée en six parties (*Carbone, Le voyage vers le néant/le chemin vers la maison, Couture des mots, Couture des molécules, Homo faber, Le tour du monde du monteur Faussone*).

PARTIE 1. CARBONE

L'exposition débute par dix tableaux dessinés par l'artiste japonnais Yosuke Taki. Les dessins illustrent les passages principaux du récit *Carbone*, publié dans l'ouvrage *Le système périodique*. Primo Levi y décrit le voyage aventureux d'un atome de carbone au cours des millénaires et dans l'immense espace planétaire. Il songeait à ce récit depuis qu'il travaillait en tant que chimiste dans les laboratoires de l'entreprise Wander. Le futur écrivain rêvait d'« écrire la saga d'un atome de carbone, pour faire savoir à tous la poésie solennelle de la photosynthèse chlorophyllienne, dont seuls les chimistes ont la connaissance » (in *Or*, dans *Le système périodique*). Dans le camp, il aurait aussi raconté son souhait à son ami, le Pikolo.
Un Pikolo, dans l'univers concentrationnaire d'Auschwitz, est l'adjoint du Kapo, un détenu choisi par celui-ci pour son service personnel ; c'est aussi le surnom que Primo Levi donne à Jean Samuel, un jeune juif alsacien rencontré peu après son arrivée au camp : *« Jean était un Pikolo exceptionnel. Il joignait à la ruse et à la force physique des manières affables et amicales : tout en menant avec courage et ténacité son combat personnel et secret contre le camp et contre la mort. »* De ce Pikolo, Primo Levi fera le héros du plus beau chapitre de son livre *Si c'est un homme.*
Carbone peut être considéré comme le testament littéraire de Primo Levi, car il contient la somme stylistique

originale de l'auteur et un inventaire complet des thèmes qui lui sont les plus chers. Pour cette raison, le centre d'études a précisément choisi ce récit pour débuter l'exposition. Les tableaux illustrés par Yosuke Taki proposent d'emblée un portrait de Primo Levi différent de celui auquel on s'attend ; au-delà de la surprise initiale, ils invitent le visiteur à commencer le parcours de découverte.

PARTIE 2. LE VOYAGE VERS LE NÉANT/LE CHEMIN VERS LA MAISON



La partie 2 débute avec une grande carte géographique de l'Europe qui dresse l'itinéraire du voyage forcé de Primo Levi entre fin 1943 et début 1944 après son arrestation dans la Vallée d'Aoste : du camp de Fossoli vers Auschwitz. La carte redessine également le long voyage sinueux en Europe centrale et en Europe de l'Est que Lévi a dû faire afin de rentrer chez lui en 1945.
Sur le côté de la carte géographique se retrouvent plusieurs citations qui veulent mettre l'accent sur le fait que la déportation était une destinée commune à des millions d'hommes et de femmes de différents niveaux de vie, originaires de tous les pays de l'Europe occupée par les nazis.

La visite de l'exposition continue le long d'une sorte de tunnel, où seuls les mots de Levi sont présents pour «illuminer» la réalité d'Auschwitz.

Primo Levi, à son retour du camp, est poussé par le besoin irrépressible de raconter, comme il l'affirme lui-même dans le récit *Chrome* :

> *« J'étais rentré de la déportation depuis trois mois, et je vivais mal. Ce que j'avais vu et souffert brûlait en moi, je me sentais plus proche des morts que des vivants, et coupable d'être homme, car les hommes avaient édifié Auschwitz, et Auschwitz avait englouti des millions d'êtres humains, et beaucoup de mes amis, et une femme qui était toujours dans mon cœur. Il me semblait que je me purifierais en racontant, et je me sentais pareil au vieux marin de Coleridge qui saisit par la manche, dans la rue, les gens conviés à des noces pour leur infliger son histoire de malédiction. »*

Au cours de sa vie, Primo Levi est revenu à plusieurs reprises sur son expérience concentrationnaire et sur le sens de son témoignage, qu'il n'a jamais cessé de partager. Il commence très tôt à écrire des poèmes sur les camps. Le poème *Buna* est daté de décembre 1945 et doit son titre à l'usine de caoutchouc synthétique annexée au camp d'Auschwitz-Monowitz, dans le laboratoire duquel Levi avait travaillé en tant que chimiste au cours de ses derniers mois d'emprisonnement.

La première édition de S*i c'est un homme* sort en 1947 dans la maison d'édition De Silva de Franco Antonicelli, à Turin, après avoir été refusée par la maison d'édition Einaudi, qui justifie que le moment était mal choisi pour parler ouvertement de la déportation raciale. Les œuvres littéraires associées au courant néoréaliste, créées immédiatement après la fin de la guerre, tentaient de promouvoir une image triomphaliste de la jeunesse qui s'était sacrifiée en combattant le mouvement nazi auprès des résistants pour libérer le pays. La disponibilité mentale et psychologique pour écouter l'histoire de l'extermination des Juifs d'Europe faisait défaut ; pour exorciser ce qui était arrivé, il était préférable de mettre le doigt sur les actes d'héroïsme individuels et collectifs. C'est pour cette raison que la notion de déportation raciale a eu du mal à s'imposer en Italie.

Ses ouvrages de témoignage, beaucoup lus dans les écoles d'Italie et d'ailleurs, produisent depuis des dizaines d'années un effet de «voyage dans la mémoire», aujourd'hui répandu dans de nombreux pays européens : promouvoir la connaissance de la Shoah auprès des nouvelles générations, en insistant, à partir de l'extermination survenue au cœur de l'Europe, sur la façon dont nous pouvons et devons tirer des enseignements qui intègrent la dimension morale et qui continuent à interroger la conscience de l'homme contemporain.

Deux lettres publiées dans le quotidien turinois La Stampa en 1959 sont reproduites dans cette partie de l'exposition. La première lettre est signée par une jeune fille qui se définit comme « la fille d'un fasciste qui voudrait connaître la vérité », la seconde, quant à elle, porte la signature de Primo Levi. En 1959, la première exposition italienne sur la déportation arrive à Turin. De nombreux étudiants des écoles turinoises vont visiter l'exposition ; parmi eux, une élève de deuxième année du secondaire qui, frappée par les images exposées, écrit pour demander si ces évènements se sont réellement produits et se plaint que les livres d'Histoire ne comportent que de rares informations sur la Seconde Guerre mondiale. Primo Levi répond publiquement à l'étudiante au nom de l'ANED (Association Nationale des ex-Déportés) en affirmant que malheureusement, les évènements relatés à l'exposition sont tous véridiques. L'intérêt affiché par l'étudiante est pris par Primo Levi comme un signal positif, comme l'indice qu'il est désormais temps de commencer à parler de cette histoire à la génération composée de jeunes nés pendant la guerre ou immédiatement après.

À partir des années soixante, Levi témoigne sans relâche dans les écoles, en rencontrant les étudiants et les enseignants du Piémont et de toute l'Italie. Dans son dialogue avec les jeunes, Levi tente de ne pas affirmer une vérité prédéfinie, mais de présenter son expérience telle qu'elle a eu lieu, en encourageant les interlocuteurs à se forger une opinion personnelle en toute autonomie sur les faits et à développer une forme de conscience civile. Pour étayer cette activité auprès des jeunes, en 1965, Primo Levi soigne personnellement la publication de *Si c'est un homme*, en édition scolaire, en l'accompagnant d'une série de notes et d'une bibliographie spécialement destinée aux étudiants des écoles secondaires. À partir de 1976, il décide d'ajouter à l'édition scolaire de S*i c'est un homme* une annexe où sont recueillies les questions les plus fréquemment posées dans les écoles, avec les réponses correspondantes, dans un souci de toucher un nombre encore plus important de jeunes. Cette annexe a été ensuite insérée dans toutes les éditions suivantes de l'œuvre.

Il est probable que les prémices de sa dernière œuvre, *Les naufragés et les rescapés*, publiée en 1986, trouvent précisément leur source dans ces dialogues avec les étudiants qui, pendant une vingtaine d'années, emmenèrent Levi dans les écoles de toute l'Italie.
Il s'agit d'un recueil d'essais dans lequel, en décortiquant sa mémoire et en la soumettant constamment à une analyse préventive pour en tester la fiabilité, Levi reconstitue certains aspects délicats et controversés de la vie au camp, comme par exemple l'existence de vastes réseaux collaborationnistes au sein desquels les prisonniers-fonctionnaires, dotés de fonctions à responsabilité dans la hiérarchie concentrationnaire, aidaient les oppresseurs dans l'opération d'extermination. L'auteur fait appel à la conscience morale de ses lecteurs, en se servant d'une prose rigoureuse, plaisante et fluide, malgré le poids des sujets traités, car elle seule est capable de dresser une barrière pour que ce qui est arrivé ne se répète plus.
Il est parmi les premiers à comprendre que, la Shoah étant l'évènement catastrophique par excellence dans l'histoire de l'humanité, il faut en garder une mémoire active.

PARTIE 3. COUTURE DES MOTS

Cette partie reconstitue le profil de Primo Levi en tant qu'auteur de littérature inventif, en proposant à l'attention du visiteur quelques œuvres appartenant à des genres différents, du récit de science-fiction au roman historique. Les ouvrages de Primo Levi ont été traduits en plus de quarante langues à ce jour.

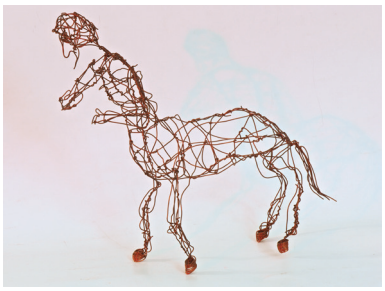
Pour Levi, l'écriture est un « service public » et non pas un métier à proprement parler : l'écrivain doit en effet toujours nourrir du respect pour le lecteur et tout mettre en œuvre pour que celui-ci puisse avoir accès à sa communication. Levi reconnaît dans le métier de chimiste une source d'inspiration, tant dans son contenu, car il lui a permis de vivre des aventures de travail qui transparaissent ensuite dans son œuvre, que dans son aspect linguistique, car la familiarisation avec le domaine lui a fourni dans le temps un patrimoine de métaphores et de termes spécifiques que les autres écrivains n'ont pas.

Dans l'Italie des années septante, la science-fiction était considérée comme un genre littéraire mineur, purement divertissant, dépourvu de bases culturelles solides et pour le public qui avait apprécié les deux premiers ouvrages (*Si c'est un homme* et *La trêve*), il pouvait sembler étrange que Primo Levi ait décidé de faire

de la science-fiction. D'où le choix de publier ses écrits de science-fiction sous un pseudonyme.
En réalité, la science-fiction est un élément inhérent à la personnalité littéraire de Primo Levi car elle lui permet de relier cultures humaine et scientifique ; parfois les inventions présentes dans les récits naissent à partir de répétitions d'expériences de laboratoire ou de lectures spécialisées.
Dans les années soixante et septante, la science-fiction de Primo Levi connaît une période de grande diffusion à travers différents médias de communication tels que les journaux, le théâtre, la radio, la télévision.

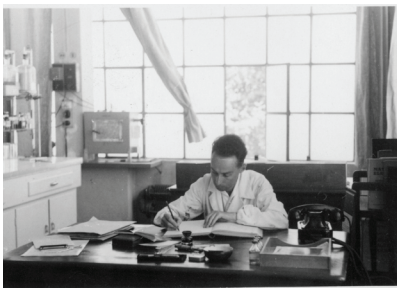
Les panneaux de cette section illustrent les caractéristiques de la langue et du style de l'auteur. L'écriture de Levi est claire mais n'est ni simple, ni neutre ; sa page réunit admirablement lisibilité et stratification profonde des significations. Les œuvres de fiction regorgent de langages spécialisés et de langages sectoriels issus du monde des métiers. Le projet idéologique et littéraire de Lévi : «jeter des ponts entre deux cultures, technologique et littéraire». Une conscience linguistique accentuée pousse l'écrivain à recourir habilement aux latinismes, métaphores et allégories. Le choix et la juxtaposition des mots n'est jamais un hasard, mais vise à obtenir la plus grande précision d'expression, comme le démontrent les exemples sélectionnés dans l'exposition.

Levi s'intéressait également aux aspects plus ludiques du langage. Passionné de jeux linguistiques, il a construit entièrement sur des palindromes (figure de style désignant un texte ou un mot dont l'ordre des lettres reste le même qu'on le lise de gauche à droite ou de droite à gauche) le récit intitulé *Calore vorticoso*.



Cette partie se clôture sur l'image d'une sculpture en fil de cuivre verni représentant un centaure. Primo Levi aimait réaliser des sculptures en se servant de matériaux de récupération de la SIVA, l'usine de vernis industriels dans laquelle il a travaillé de 1947 jusqu'à sa retraite en 1974. Le choix du sujet n'est pas le fruit du hasard : en 1961, l'écrivain consacre aux centaures *Quaestio de centauris*, un récit fantastique très suggestif et dans ses interviews, il revient souvent sur l'image du centaure pour définir sa personnalité. Écrivain et chimiste en usine, italien mais de religion juive, auteur d'ouvrages de mémoire, mais également inventeur d'intrigues de science-fiction, Levi joue la carte de la duplicité. Telles les deux moitiés du centaure, complémentaires et indissolubles entre elles, les composants multiples de son identité se complètent de la même manière en s'unissant dans un tout harmonieux.

PARTIE 4. COUTURE DES MOLÉCULES



La partie 4 est dédiée au métier de chimiste et à la signification que la chimie revêt dans la vie et dans l'écriture de Primo Levi. Les citations sont extraites pour la plupart de l'œuvre *Le système périodique*, dans laquelle la chimie devient une loupe à travers laquelle on regarde le monde.
Lorsque l'Italie promulgue les lois raciales en 1938, Primo Levi fréquente la deuxième année de faculté de chimie de l'Université de Turin. Ce n'est que parce qu'il est déjà inscrit à l'université, comme le prévoit une clause présente dans le texte des lois raciales, qu'il peut continuer ses études.

Au cours des années d'université, il se découvre une passion pour la montagne. Lieu de rencontre avec la matière naturelle faite de roche et de glace, il trouve en montagne l'équivalent concret des « particules » analysées en laboratoire. Le rapport avec la montagne se lit aussi dans l'optique d'une préparation inconsciente aux expériences difficiles que de nombreux jeunes de cette génération ont dû affronter, telle que la déportation, la guerre au front, la lutte partisane.

Le panneau 4 de cette section évoque le manuel de chimie de langue allemande *Gattermann* qui a formé des générations entières de chimistes de la première moitié du vingtième siècle. Grâce à ce texte, Levi a appris les premiers rudiments d'allemand au cours des années d'université et il retrouvera ce même texte au-delà du fil barbelé pendant l'examen de chimie qu'il relate dans *Si c'est un homme*, grâce auquel le futur écrivain

a pu entrer et travailler au laboratoire de l'usine Buna.

En 1946, lorsque Levi, rentré en Italie, s'apprête à écrire *Si c'est un homme*, il se rend compte, comme il l'admet lui-même, que son travail de chimiste lui fournit un échantillon de procédures rationnelles pour utiliser sa mémoire des témoignages de façon contrôlée et objective :

> *« Mon écriture même devient une aventure différente, non plus l'itinéraire douloureux d'un convalescent, d'un homme qui mendie de la pitié et des visages amis, mais une construction lucide qui avait cessé d'être solitaire – une œuvre de chimiste qui pèse et sépare, mesure et juge sur des preuves sûres, et s'ingénie à répondre aux pourquoi »* (extrait du récit *Chrome*).

Entre le métier de chimiste qui vise la compréhension de la matière et l'écriture qui ordonne dans une construction rationnelle et compréhensible les évènements vécus en un an d'emprisonnement, s'installe un flux d'osmose continu. Au cours d'une interview, Levi a déclaré qu'à son sens, le modèle littéraire par excellence est représenté par le rapport de fin de journée que chaque chimiste de laboratoire est tenu de rédiger et de remettre à ses supérieurs : la clarté, l'exactitude et la synthèse sont considérées comme les valeurs littéraires les plus importantes de l'écrivain.

Dans *Les naufragés et les rescapés*, l'écrivain explique que pendant les journées d'emprisonnement les plus sombres, la chimie lui a transmis l'attitude d'observer son prochain et de le considérer en tant qu'être humain et non pas comme un objet, en tentant de prévoir ses réactions et ses comportements, tout comme le chimiste, en laboratoire, qui pèse et mesure les échantillons dans un vase clos et qui en analyse les propriétés. C'est justement cette curiosité intarissable pour ses semblables qui a permis à Levi d'échapper à cet abrutissement total de l'esprit qui était un sort commun au camp.

Fruit des passions de Lévi pour la littérature et la chimie, l'ouvrage *Le système périodique*, traduit en plus de quarante langues, a gagné le prix du meilleur livre de sciences de tous les temps en 2006.

PARTIE 5. HOMO FABER

Le thème central de la cinquième partie de l'exposition est la relation entre la main et le cerveau. Une relation étroite et décisive dans le métier de chimiste, pour lequel les capacités sensorielles et l'aspect manuel prennent une importance capitale. Mais Levi cultivait aussi ce lien d'autres façons : par exemple en aiguisant sa capacité à construire des sculptures en fil de cuivre - celui qu'on travaillait à la SIVA.

PARTIE 6. LE TOUR DU MONDE DU MONTEUR FAUSSONE

La dernière partie est dédiée à *La clé à molette*, une série de récits intégrés à une matrice unitaire dont le personnage principal est le monteur piémontais Tino Faussone, un ouvrier spécialisé que l'écrivain s'imagine rencontrer pendant un voyage professionnel dans l'ex-Union Soviétique. Le livre est entièrement centré sur les aventures professionnelles de Faussone dans différents pays du monde, aventures que le personnage raconte au cours de dialogues imaginaires avec l'auteur. Faussone s'exprime dans un italien pétri de formules piémontaises et de métaphores issues du jargon des métiers : un langage très semblable à celui que les ouvriers utilisaient réellement à l'usine et que Primo Levi a eu l'occasion de connaître. En raison de ces caractéristiques, lorsqu'il fut publié en 1978, le texte fut considéré comme un exemple d'expérimentation linguistique.
À travers les citations issues de *La clé à molette*, cette partie permet d'approfondir les différents aspects de la conception du travail selon Primo Levi, une thématique qui occupe un rôle essentiel dans sa vision du monde.

L'objectif qui anime le Centro Internazionale di Studi «Primo Levi» de Turin est de rapprocher le public de l'écrivain en le présentant comme un « compagnon de voyage » capable, à travers ses écrits, de parler à tous et d'offrir des indications et des conseils utiles pour notre présent.

Suggestions didactiques

Pour obtenir des informations plus spécifiques sur le langage de Primo Levi, le Centre renvoie à l'adresse http://www.primolevi.it/Web/Italiano/Strumenti/Centro/130_I_mondi_di_Primo_Levi/155_Approfondimenti (également disponible dans sa version anglaise : http://www.primolevi.it/Web/English/Instruments/The_Center/The_worlds_of_Primo_Levi/Words_In-Depth)

L'exposition dans son ensemble offre aux enseignants la possibilité de présenter à leurs étudiants un portrait global de Primo Levi, chaque section permettant d'effectuer un travail didactique sur les aspects spécifiques de l'œuvre de l'écrivain.

Ci-après, quelques suggestions sous forme synthétique :

- Induire des lectures pluridisciplinaires.

- Etablir des liens entre l'écriture et la science.

- Mettre en vis-à-vis le langage de la déportation chez Primo Levi et celui d'autres écrivains qui ont traité le même sujet, en mettant en avant les spécificités des différents témoignages.

- A partir des récits de l'œuvre *Le système périodique*, les professeurs de sciences peuvent expliquer aux étudiants les propriétés des différents éléments qui sont à l'origine du titre de chaque récit.

- La lecture d'extraits issus de *La clé à molette* pourrait introduire une discussion sur les problèmes qui, de nos jours, touchent le monde du travail, ainsi que sur les différences entre la situation des années septante et la situation actuelle.

- Possibilité de combiner la découverte de l'exposition «Les mondes de Primo Levi» avec :

  > la visite de l'exposition permanente du Centre d'Action Laïque de la Province de Liège «En Lutte. Histoires d'émancipation» à La Cité Miroir. Ce parcours revient sur la mémoire des luttes ouvrières et retrace l'histoire de la solidarité sociale. Plus d'informations sur www.citemiroir.be.

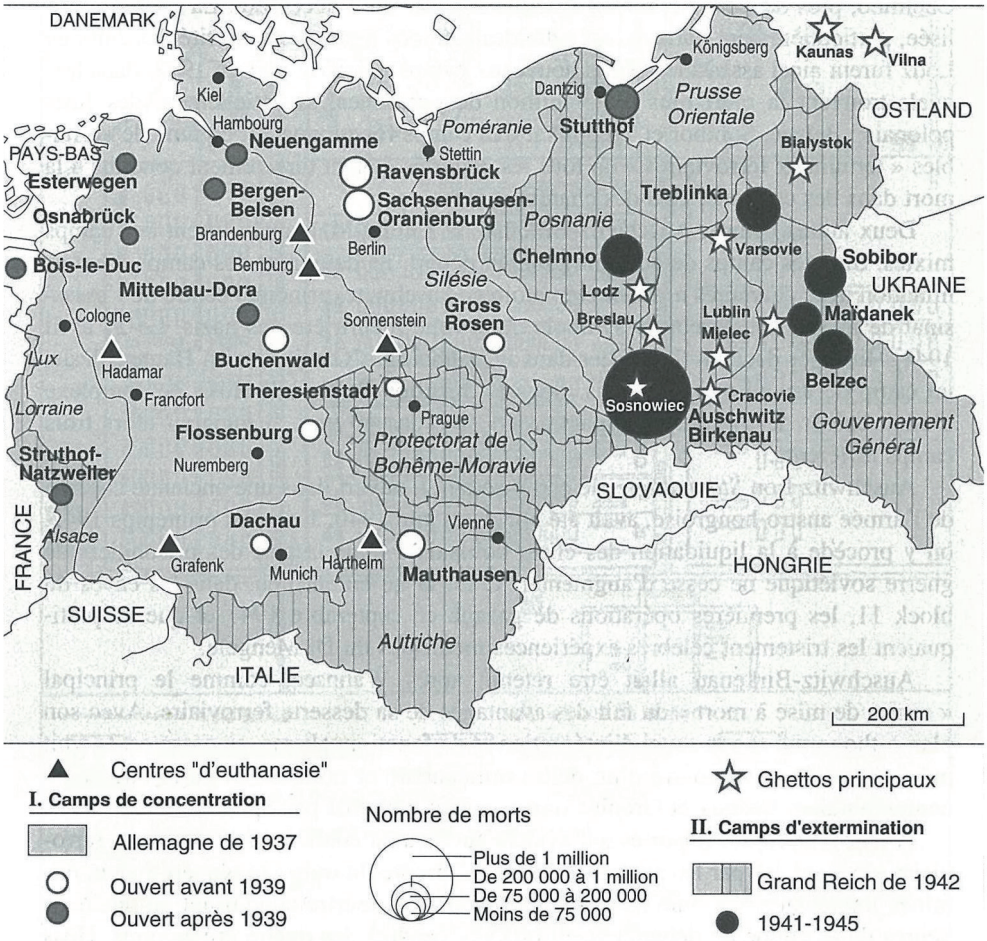
- La visite de l'exposition permanente des Territoires de la Mémoire asbl «Plus jamais ça !» à La Cité Miroir. Ce parcours évoque le cheminement des déportés dans les camps nazis. Très vite, on réalise que l'interrompre est impossible. Le visiteur est amené à découvrir des espaces qui explorent l'une des pages les plus sombres de notre histoire : la Seconde Guerre mondiale, la montée du nazisme, les camps de concentration et d'extermination, les témoignages et la survie après la captivité. À l'issue de cette visite intense et émouvante, chacun est confronté à la réalité actuelle et s'interroge : que faire et comment résister aujourd'hui ? Après la visite, les groupes sont pris en charge par des animateurs spécialisés pour un échange. Plus d'informations sur www.citemiroir.be.

PARTIE II - Le système concentrationnaire

Extraite du dossier *Camps* des Territoires de la Mémoire asbl
www.territoires-memoire.be/dossierscamp
Coordination éditoriale : Julien Paulus (service Études et Éditions) / Auteurs : Nicolas Kurević, Déborah Colombini, Laëtitia La China (service Pédagogique) / Éditrice responsable : Dominique Dauby, présidente / Les Territoires de la Mémoire asbl - Boulevard de la Sauvenière 33-35 - 4000 Liège

Primo Levi fut un témoin majeur du système concentrationnaire. Par système concentrationnaire, il faut entendre l'organisation nazie des camps de concentration d'une part, et des camps d'extermination de l'autre. Il s'agit en effet de processus parallèles distincts, quoiqu'avec de multiples points d'interférence. Si les camps de concentration sont des camps de travail – ou plutôt des camps d'extermination par le travail – les camps dits d'extermination sont de réels centres industriels de mise à mort par le gaz ; la genèse, le fonctionnement et la finalité de ces deux types de structure leur est donc spécifique.

Doc 8-9. Le système concentrationnaire



Les camps de concentration

Périodisation

Les premiers camps sont construits dès les premiers jours de la prise du pouvoir de Hitler. Tout endroit retiré et clos peut servir de camp (caves, bateaux…), c'est pourquoi on parle alors de « camps sauvages ». Leur but est de neutraliser et de rééduquer immédiatement les opposants potentiels au régime. L'encadrement y est généralement assuré par les SA[1], mais les SS[2] ou des détachements de police, sont également habilités à y occuper un poste de gardien.
Du stade d'improvisation, le système mue rapidement en une organisation structurelle pensée et adaptée à une politique efficace d'avilissement avec l'ouverture, en mars 1933, du premier « vrai » camp de concentration à Dachau, près de Munich. Naît alors un processus concentrationnaire, véritable machine de répression et de production, qui n'aura de cesse de s'étendre et de se « perfectionner », surtout avec la guerre. Les premières années, le régime des camps garde effectivement un caractère artisanal et dispersé, tout en intégrant la majorité des éléments de base du paradigme concentrationnaire : organisation bureaucratique, mélange des catégories de déportés, dictature du règlement, dissimulation sous un langage codé, etc. Or, à partir de 1939, d'un système « amateur », on passe à un système radicalement plus professionnalisé : on assiste à une multiplication et à une extension du réseau dans les territoires occupés, à une internationalisation de la population incarcérée et à un renforcement structurel visant au triomphe de l'ordre et de la norme grâce au recours à des techniques disciplinaires sophistiquées.

L'histoire concentrationnaire se décline en réalité en quatre temps. D'abord, la genèse qui s'étend de 1933 à 1939. On l'a dit, c'est durant cette période qu'est élaboré, à échelle limitée et dans un cadre purement allemand, un système punitif basé sur l'internement des adversaires du régime dans des camps où ils sont soumis au travail forcé. 1939-1942 correspond à une phase de radicalisation : internationalisation des détenus, systématisation de la déportation, durcissement des sévices et augmentation de la mortalité. À partir de 1942 et des débuts de la « guerre totale », la main-d'œuvre concentrationnaire est mise au service de l'économie de guerre ; il en résulte une transformation progressive de l'ancienne forme éminemment politique des camps en une structure davantage adaptée à l'économie. La productivité devient alors l'objectif premier. Elle est une réelle obsession pour les nazis et l'expression « extermination par le travail » prend à cet instant tout son sens. Enfin, entre janvier et mai 1945, la machine s'enraille… et casse. À ce moment, l'armée allemande est en déroute et l'organisation concentrationnaire se détraque, se disloque. Si l'ordre n'est plus, l'horreur, elle, est cependant plus que jamais présente : transferts intempestifs et chaotiques de prisonniers, surpeuplements, restrictions alimentaires, épidémies, exécutions sommaires… C'est durant cet épisode dramatiquement meurtrier qu'intervient la libération.

Population

Si le point commun entre la déportation politique voire sociale et la déportation raciale est l'arrachement de la personne à sa maison pour son maintien en détention, il existe entre elles une différence de motivation, de planification et de traitement.

La déportation est d'abord politique. Les tout premiers prisonniers sont des opposants allemands au nazisme. Ils sont communistes, sociaux-démocrates, résistants ou suspectés de l'être et, dans les camps, ils portent habituellement un triangle de tissu rouge cousu sur leur droguet. Les résistants étrangers qui les rejoignent par la suite portent le même triangle rouge augmenté de l'initiale de leur pays d'origine. À partir de 1941,

1 Abréviation de Sturm Abteilung (section d'assaut), formation para-militaire de l'Allemagne nazie, créée en 1921 par Röhm. Les SA perdirent leur importance après l'élimination de Röhm et de plusieurs centaines de ses subordonnés lors de la nuit des Longs Couteaux (30 juin 1934).

2 SchutzStafel (échelon de protection). Police militarisée du parti nazi créée en 1925. Les SS furent chargés de la sécurité intérieure du Reich puis, à partir de 1939, du contrôle des territoires occupés. Ils assurèrent également la gestion et la garde des camps de concentration.

au lendemain de la promulgation du décret Nacht und Nebel12, les lettres NN sont inscrites dans le dos des prisonniers politiques considérés comme particulièrement dangereux et de facto plus durement traités encore.
À la fin de l'année 1933, le principe d'internement est étendu de l'épuration politique à l'épuration sociale ; c'est ainsi que sont arrêtés et flanqués du triangle noir les « asociaux » : vagabonds, mendiants, prostituées et souteneurs. Sont en outre transférés dans des camps des criminels de droit commun à qui échoit la surveillance des autres détenus.

Le système concentrationnaire.

Les homosexuels d'origine germanique sont également concernés et persécutés depuis l'avènement du IIIe Reich. A partir de 1935, l'État réprime non plus seulement les actes commis mais aussi les personnes en tant que catégorie identifiée dans les camps par un triangle rose. On reproche aux hommes homosexuels non pas tant leur préférence sexuelle mais bien l'entrave qu'ils représentent à la politique nataliste de Hitler. Les lesbiennes, plus rarement visées, sont, le cas échéant, considérées comme des asociales.

Le triangle violet est réservé aux Témoins de Jéhovah tandis que les apatrides arborent un triangle bleu. Les premiers sont inquiétés parce que leur conviction leur interdit de servir tout idéal politique et de faire allégeance au Führer. Les seconds, en revanche, désignent les républicains espagnols qui, ayant fui leur pays devenu une dictature, se voient déchus de leur nationalité par Franco ; or, un accord hispano-allemand prévoit leur déportation en cas de capture en territoires occupés.

La déportation raciale représente l'ultime étape avant les assassinats perpétrés dans les centres de mise à mort immédiate ; Juifs et Tsiganes en sont les victimes.
Les prétextes de la persécution des Tsiganes évoluent de la lutte contre les asociaux vers le racisme. Ainsi initialement portent-ils dans les camps un triangle noir, puis un triangle marron. D'abord arrêtés pour leur marginalité, certains sont durant la guerre massacrés par les Einsatzgruppen, des groupes d'intervention nazis, d'autres sont parqués dans des ghettos et plusieurs milliers sont exterminés par le gaz. Le sort des Juifs suit le même canevas. Mis au ban de la société, ils sont discriminés et il en est qui sont déportés dès les premiers temps du nazisme, mais moins en raison de leur judaïté que leur potentielle opposition au régime. Ensuite le système d'extermination se met en place : Einsatzgruppen, ghettos et gazage.

L'esquisse d'un bilan statistique des victimes de la déportation reste difficile à établir. On ne peut en effet tabler que sur des évaluations approximatives qui fixent à environ 1 650 000 le nombre de personnes envoyées dans un camp de concentration et à environ 600 000 le nombre d'entre elles qui n'en reviendront pas.

Organisation

Le gigantisme du système concentrationnaire, sa diversité, ses objectifs divergents et son historique évolutif rendent évidemment impossible tout récit descriptif homogène de l'organisation et de la vie quotidienne dans les camps. Au-delà des spécificités, il est néanmoins des généralités qui prévalent, et c'est de celles-là dont nous faisons la synthèse dans la présente note.

L'Europe occupée compte en effet environ 2 000 camps et kommandos annexes classés en trois catégories de « pénibilité ». Les complexes de catégorie I sont destinés aux détenus peu chargés ou très susceptibles de s'amender et ayant des peines légères (ex. : Dachau, Sachsenhausen et Auschwitz I). La catégorie II est réservée aux prisonniers lourdement chargés, cependant encore susceptibles d'être rééduqués (ex. : Buchenwald, Flossenbürg, Neuengamme et Auschwitz-Birkenau). Enfin, sont envoyés en catégorie III les individus lourdement chargés et jugés irrécupérables (ex. : Mauthausen).

Structure spatiale et administrative

Sur le plan spatial, les camps sont divisés en trois zones. D'abord le territoire des Häftlinge : un espace comprenant les baraquements, les bâtiments de service (cuisine, infirmerie, entrepôts, latrines, crématoire) et la place d'appel, le tout encerclé de miradors, projecteurs et barbelés électrifiés. Ensuite la Kommandantur qui abrite les bâtiments administratifs et les villas des officiers ; et troisièmement, à quelque distance, la cité des SS où sont logés les gardiens nazis.
D'un point structurel, l'organisation concentrationnaire est largement basée sur l'auto-administration, l'autogestion et l'autodiscipline à l'aide d'une hiérarchie duale : les SS en haut, les « petits chefs » en bas. Or, ces derniers sont désignés parmi les détenus ; ils sont nécessairement allemands, voire autrichiens ou polonais et sont souvent de cruels triangles verts, quoique parfois des triangles rouges. Les SS établissent en réalité une véritable administration parallèle, un système d'autonomie organisé de façon pyramidale avec tout au dessus le Lagerälteste, le déporté en charge du commandement du camp, et tout en bas les kapos chargés de la discipline. Désireux de se décharger d'un maximum de tâches jugées ingrates, les SS délèguent à ces proéminents zélés, qui ont droit de vie et de mort sur les autres prisonniers, l'organisation pratique et quotidienne du camp.

Transport et arrivée au camp

Arrêtés, les déportés sont emmenés vers les camps généralement par la voie du chemin de fer. Les conditions de transport sont terribles ; les personnes voyagent dans des wagons à bestiaux, soumises à une promiscuité extrême, elles ne sont ni nourries, ni abreuvées. L'espace est obscur, à peine ventilé par une bouche d'aération. Il est souvent impossible de s'asseoir et les besoins naturels se font debout, là où l'on est prostré. Or, le trajet peut durer plusieurs jours. À la descente du train, nombreuses sont les victimes à avoir succombé.

Le terminus de la gare est parfois l'entrée du camp lui-même, mais pas toujours : c'est alors en camion ou à pied que les détenus arrivent à destination. Face au portail d'entrée souvent caractérisé par une cynique maxime – « Le travail rend libre » à Auschwitz ou « À chacun son dû » à Buchenwald – ils s'apprêtent à passer les portes d'un autre monde, un monde dénué d'humanité, un monde peuplé d'êtres déshumanisés soumis à l'arbitraire de bourreaux inhumains.
Dépouillés, déshabillés, désinfectés et tondus de tous cheveux et autres poils corporels, les concentrationnaires endossent ensuite un costume de bagnard en toile rayée bleu et blanc, se chaussent de claquettes de bois rarement adaptées à leur pointure et se voient attribuer un numéro d'immatriculation : leur nouveau nom.
Le processus de déshumanisation se décline en réalité en trois étapes : l'isolement, l'avilissement et l'anéantissement. Suivant cette logique, les détenus sont donc, dans un premier temps, naturellement placés en quarantaine et « écolés » par leurs pairs. Là, s'ils ne travaillent pas encore, la faim, l'inconfort, le manque d'hygiène et les humiliations sont leur lot quotidien.

Vie quotidienne

La vie quotidienne dans les camps est strictement réglée. À l'aube, les forçats sont réveillés à coup de sifflet : entre quatre et cinq heures l'été ; entre six et sept heures l'hiver. En trente minutes, il faut s'être lavé, habillé, avoir pris son maigre petit-déjeuner et avoir fait son lit : un exploit souvent presque impossible à réaliser.
S'ensuit l'appel du matin. Dans l'aube brumeuse, éclairée par les puissants projecteurs des tours, des milliers d'ombres de chair avancent colonne par colonne. Effectué plusieurs fois par jour, l'appel contribue grandement à l'avilissement des internés. Il s'agit en effet de compter, dehors et par tous les temps, l'ensemble des prisonniers, y compris les morts de la nuit alors traînés dans les rangs.

Or, une structure comme Buchenwald renferme non moins de vingt milliers de personnes… On recourt également à l'appel en tant qu'instrument de punition collective ; ainsi, par exemple à Mauthausen, le 22 juin 1941, l'appel dure 18h… Debout, sans manger, sans boire, ni faiblir. Cela dit, le dénombrement du matin s'opère souvent rapidement afin de ne pas empiéter sur le temps alloué au travail.

Vient après le rassemblement en kommandos. Au milieu de la confusion, chacun rejoint le plus rapidement possible son groupe et, par rang de cinq, marche d'un pas franc en direction de son lieu de travail. Les kommandos sont divers et variés, allant de l'intendance au terrassement en passant par le travail dans les carrières. Le nombre de morts est évidemment proportionnel au degré de pénibilité de la fonction qu'on occupe.
Excepté une brève interruption pour la soupe de midi, la journée ne prend fin que vers 17h en hiver et 20h en été. Toujours en rang de cinq, les détenus rentrent au camp et doivent supporter un nouvel appel. On pourrait croire qu'après l'appel du soir c'en est fini des tourments de la journée, et que chacun peut aller tranquillement dîner et se coucher. Mais en arrivant au block, il est fréquent qu'on se trouve devant le résultat des contrôles de block, auxquels ont procédé les chefs de block pendant la journée : casiers bouleversés ou brutalement vidés par terre, ce qui, dans ces espaces surpeuplés, provoque de violentes disputes entre les détenus exacerbés, qui tentent de retrouver ce qui leur appartient. Le repas du soir consiste en une portion de pain, un petit bout de margarine et, selon le cas, en un peu de saucisson ou une cuillerée de fromage blanc.

Si l'appel ne s'est pas prolongé trop tard, il arrive que le travail reprenne jusqu'à 22h et parfois même jusque tard dans la nuit. Au coup de sifflet final, tous doivent rentrer au block et être couchés endéans la demi-heure. Les blocks sont des baraquements uniformes dont seuls les plus confortables disposent d'un poêle et/ou de fenêtres. Mais dans ces bâtiments vétustes, obscurs et humides, le manque d'hygiène est un vecteur puissant de maladies pour ces êtres contraints de partager leur couchette. Les chambrées sont en effet composées de châlits dont les paillasses étagées sont chacune occupée par deux, voire trois personnes.

Auschwitz-Birkenau

Auschwitz est le plus grand et le plus meurtrier des camps nazis : il s'agit en vérité d'un vaste complexe concentrationnaire réunissant trois camps principaux (Auschwitz I, Auschwitz II-Birkenau et Auschwitz II IMonovitz) et une cinquantaine de kommandos annexes.

Chambre à gaz d'Auschwitz.

Son bilan est lourd : 1 000 000 de morts, au moins, pour l'essentiel gazés au zyklon B, un produit plus toxique que le monoxyde de carbone et qui provoque une asphyxie rapide.

Parce qu'Auschwitz I et III sont des camps de travail et qu'Auschwitz II allie à la fois les fonctions d'un camp de concentration et celles d'un centre de mise à mort immédiate, on dit d'Auschwitz qu'il est un camp mixte.

Fours crématoires d'Auschwitz.

Il s'étend sur 42 km² à une soixantaine de km de Cracovie et fonctionne de mai 1940 à janvier 1945, bien que les premières évacuations débutent en août 1944. Le camp est libéré par les Soviétiques le 27 janvier 1945 et, alors que la plupart des déportés a été évacuée par de tragiques marches de la mort, l'Armée rouge découvre les 7 000 grabataires restés sur place.

La libération des camps

(Notice empruntée à : *Dictionnaire de la Shoah,* sous la dir. de BENSOUSSAN G., DREYFUS J.-M., HUSSON E., KOTEK J., Larousse, Paris, 2009, p.327-329.)

La libération des camps de la mort intervient dans les derniers mois de la guerre à mesure que les armées alliées progressent sur le territoire du Reich. Jusqu'à la fin de la guerre, les Alliés privilégient des objectifs militaires et la libération des camps ne constitue pas une priorité. À l'exception de certains camps les plus connus – comme Dachau – les libérations sont souvent le fruit du hasard.

À leur arrivée, les Alliés doivent affronter une situation d'urgence humanitaire à laquelle ils ne sont pas véritablement préparés et organiser le rapatriement des déportés politiques et « raciaux » en même temps que celui des prisonniers de guerre, requis du travail obligatoire, etc. Les Alliés occidentaux libèrent les camps de concentration situés en Allemagne tandis que les centres d'extermination où fut perpétrée la Shoah se trouvent dans la zone soviétique. La réalité découverte par les Alliés est d'autant plus complexe que les SS, à mesure de l'avance des Soviétiques, ont transféré une partie des déportés vers les camps situés en Allemagne. Ces déplacements, appelés aussi « marches de la mort » du fait de la surmortalité qu'ils provoquèrent, en mêlant plusieurs catégories de déportés rend d'autant plus difficile la compréhension du système concentrationnaire nazi. À l'arrivée des Alliés, les camps sont surpeuplés et frappés d'épidémies de grande ampleur.

Les premiers camps libérés sont ceux de Maïdanek, par les Soviétiques en septembre 1944 et le camp de concentration du Struthof-Natzweiller, situé en territoire français occupé, en novembre 1944, par les Américains. Le 27 janvier 1945, lorsque les Soviétiques rentrent à Auschwitz- Birkenau, ils n'y trouvent que 7000 survivants : des déportés malades ou ceux qui ont réussi à échapper aux marches de la mort. En partant, les SS ont massacré 600 déportés, détruit les chambres à gaz et les crématoires et cherché à dissimuler les traces de l'extermination des Juifs. En 1943-1944, les centres industriels de mise à mort des Juifs de Sobibor, Treblinka, Belzec, Chelmno en Pologne, ont été démantelés et rasés au sol. À l'Ouest, le 11 avril 1945, la libération par les Américains du kommando d'Ohrdruf, antenne de Buchenwald, marque le premier temps fort de prise de conscience par les Occidentaux des réalités de l'univers concentrationnaire. Le 15 avril, les Britanniques découvrent l'immense charnier à ciel ouvert du camp de Bergen-Belsen vers lequel ont conflué, les semaines précédentes, de nombreux convois en provenance d'autres camps. Depuis le mois de janvier, 35 000 personnes ont péri à Bergen-Belsen du fait de la faim et du typhus. Pendant de nombreuses semaines, après la Libération, les vivants cohabitent avec les morts : il faudra plusieurs semaines pour que les Alliés parviennent à enterrer les morts en dépit de la réquisition de soldats SS et de la Wermarcht. Le dernier grand camp à être libéré est celui de Mauthausen, le 5 mai 1945. Pour de nombreux déportés, il faudra attendre plusieurs semaines, parfois plusieurs mois avant de regagner leurs foyers. […]

Crédits photographiques

Illustrations 1 à 4 : le Centro Internazionale di Studi «Primo Levi» de Turin - Exposition «Les mondes de Primo Levi»
Illustration 5 : « Le système concentrationnaire », dans E. LEON, J.-P. SCOT, *Le nazisme des origines à 1945*, Armand Colin, 1997, p. 263.
Illustration 6 : « Principaux signes distinctifs des déportés », publié sur http://shoah-solutionfinale.fr/campsc.htm, consulté le 12 septembre 2012.
Illustration 7 : « Chambre à gaz d'Auschwitz », photo de Deborah Colombini, Les Territoires de la Mémoire, mai 2010.
Illustration 8 : « Fours crématoires d'Auschwitz», photo de Deborah Colombini, Les Territoires de la Mémoire, mai 2010

Dossier réalisé par l'asbl MNEMA - avril 2016